Mohamed Hassen, « Peuplement et organisation du territoire dans une région d'implantation ibâḍite : le Jebel Demmer dans le sud-est de l'Ifrîqiya (Ve/XIe-IXe/XVe siècle) », in : *R.M.M.M.*, N° 132, déc 2012, pp 137-154.

Résumés :

Cet article s'intéresse aux formes de peuplement et d'organisation du territoire dans le Jebel Demmer à l'époque médiévale, lorsque cette région du sud de l'Ifrîqiya comportait encore une importante population ibadite, elle-même scindée en plusieurs groupes. Après avoir évoqué la délimitation du territoire à l'époque médiévale, l'article propose une réflexion sur l'apparition et la typologie des *qsûr*. Leur développement en tant qu'unités fondamentales dans l'organisation de l'espace local est rattaché aux invasions hilaliennes, qui provoquèrent un afflux important de populations ibâḍites dans cette région, qui devint pour quelque temps l'un des bastions de cette minorité en Ifrîqiyya. Enfin, la diffusion du malékisme est évoquée, faisant ressortir la lenteur de ce processus, encore inachevé au début du XVe siècle.

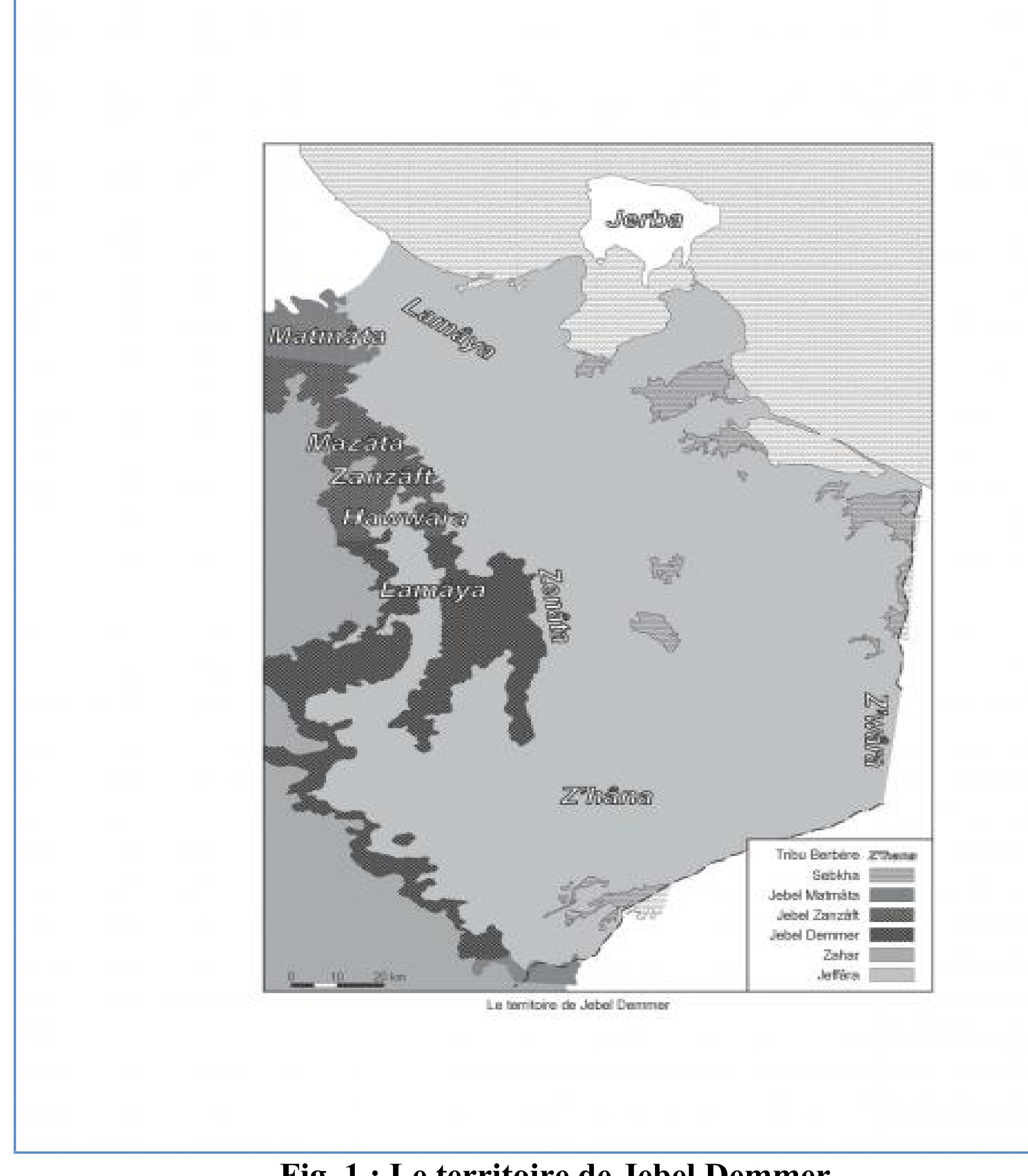


Fig. 1 : Le territoire de Jebel Demmer.

La partie méridionale de l'Ifrîqiya, le Jérid, compte parmi les principaux bastions de la minorité ibâḍite à l'époque médiévale. À ce titre, plusieurs historiens se sont penchés sur cette aire géographique (Bâjiya, 1976 ; Prevost, 2008). Pourtant, on est loin de connaître encore avec exactitude l'histoire, le peuplement et les formes d'organisation de l'espace dans ces régions qui, avant que le malékisme n'impose son hégémonie doctrinale sur la société, comportaient des populations multiformes, y compris sur le plan confessionnel. Des pans entiers de l'histoire sociale et culturelle de l'Ifrîqiya médiévale demandent encore à être recomposés, notamment sous la forme de monographies régionales qui associent étroitement l'étude croisée des sources disponibles (sunnites, ismâʿîlites et ibâḍites), le recours à des prospections, voire à des fouilles archéologiques, et l'usage de la toponymie historique.

C'est à l'aide de ces outils que nous aborderons, dans le cadre de cet article, la question du peuplement et de l'organisation spatiale dans le Jebel Demmer, l'une des principales zones d'implantation ibâḍite dans le sud-est de l'Ifrîqiya à l'époque médiévale. Les villages, les *qṣûr* et plus largement l'habitat traditionnel de la région ont suscité de nombreuses recherches depuis la célèbre monographie du Père André Louis (Louis, 1976), mais ces recherches ont favorisé des démarches de type sociologique et anthropologique (Zaïed, 1992 ; Daghari-Ounissi, 2001 et 2002 ; Laroussi, 2008), architectural (Arena et Raffa, 2007), ou bien patrimonial (Popp et Kassah, 2010). En revanche, aucune étude historique d'ensemble n'a tenté de croiser tous les faisceaux d'informations disponibles, d'apporter des éléments sérieux de datation et d'analyser en profondeur l'aménagement du territoire et l'évolution du peuplement sur une longue durée. Cela s'avère d'autant plus regrettable que cet ensemble montagneux détient une position clef sur le plan politique et économique entre la côte méditerranéenne et les espaces sahariens, et qu'il se situe à l'articulation de plusieurs espaces névralgiques marqués par la présence plus ou moins durable de l'ibâḍisme : le Nafzâwa, la Qasṭîliya et les oasis sahariennes à l'ouest, les pôles urbains de Gabès et de Kairouan au nord, la plaine de la Jeffâra et l'île de Jerba à l'est.

Mon enquête sur les *qsûr* a commencé il y a une vingtaine d'années par la fréquentation du festival annuel de Tiṭṭâwîn. Au début, j'ai partagé cet intérêt pour la région avec des chercheurs amateurs, avant de pouvoir approfondir certains aspects. À partir de l'an 2000, ce terrain a commencé à attirer la curiosité de plusieurs jeunes chercheurs, parmi lesquels Ali Thabti, Hedi Ghrabi, Hashmi Husayn et Tahar Daghsen. Deux longs séjours dans le Jebel, en 1996 et en 2007, m'ont aussi permis de prospecter plusieurs sites. Cet article est donc le fruit d'un travail de longue haleine, et il me permettra d'évoquer les premiers éléments d'une enquête sur l'organisation et le peuplement de cet espace rural de contact entre les différentes composantes sociales, économiques et confessionnelles de l'Ifrîqiya médiévale[1].

La délimitation du territoire

Le territoire du Jebel Demmer faisait partie du *limes tripolitanus* qui, à l'époque romaine et byzantine, protégeait de l'incursion des populations extérieures à l'empire la plaine littorale allant du sud de Gabès à l'est de Tripoli. La principale forteresse de cette zone était celle de Talalati, non loin de l'actuelle Tiṭṭâwîn. Parmi les lieux connus des sources antiques figurait le *mons Gurbessa*, qui correspond très certainement aux monts Guermâsa, situés dans le nord-ouest du Jebel Demmer (Modéran, 2003 : 103-104). Au sud de l'arc montagneux Maṭmâṭa-Demmer-Nefûsa, se déployait une série complète de fortifications allant du *castrum* au simple *burgus* (Trousset, 1974).

Le rôle défensif joué par cette entité montagneuse vis-à-vis de l'aire littorale se retrouve d'ailleurs dans le toponyme Demmer, forme contractée du mot berbère « *iddimmer* » ou « *yiddimer* » qui signifie le « thorax », et par extension un relief surélevé par rapport à l'espace environnant. Avant de devenir un oronyme propre au sud-est tunisien, ce vocable s'appliquait également, dans le Sahara,

aux hauteurs qui émergeaient des sables environnants, comme l'erg « Admer » dans le Tassili N'Ajjer. Il désignait aussi les structures orographiques qui dominaient les plaines des alentours, dans un sens proche du mot arabe « *ẓâhir* » qui désigne un revers de cuesta. On retrouve ainsi cette racine dans un toponyme du Jebel Nefûsa, le village de Tîn Dimmîrt (al-Wisyânî, 2009 : 3/842). Le relief monoclinal du Jebel Demmer, prolongé au nord par le Jebel Maṭmâṭa, surmonte quant à lui le couloir vital formé par la plaine de la Jeffâra. L'accès au Jebel Demmer n'est pas aisé, car si les altitudes n'y atteignent qu'une cote maximale d'environ 715 mètres, le plateau disséqué du Ẓahar offre un front d'escarpements très abrupts. Le voyageur devait donc emprunter des voies d'accès qui suivaient péniblement les courbes de niveau jusqu'aux agglomérations juchées en hauteur (Darjînî, s.d.: 1/63).

Zone frontalière avant l'Islam, le Jebel Demmer acquit progressivement, à partir du IIe/VIIIe siècle, une identité politique, administrative et culturelle propre. L'appellation s'appliquait alors à l'ensemble des massifs qui s'alignent sur plus de 200 kilomètres entre le Jebel Maṭmâṭa au nord et le Jebel Nefûsa au sud-est. Cette unité de relief est délimitée au sud par la localité de Dhîbat et par les oueds Zuqqâr et Înni. Au nord, dans la région de Benî Kh'dâs, elle est séparée des montagnes de Maṭmâṭa par deux percées en forme d'entonnoir : une ligne est-ouest passant par Tujân, Kêf al-N'sûra, Qalʿat Umm Lafiya et Kûtîn, d'une part, et d'autre part les oueds Sh'gîma et el-Negeb, qui servirent d'ailleurs de point de départ pour la conquête d'une série de citadelles dans les monts Maṭmâṭa en 576/1181 (Ibn Sahinshah al- Ayyûbî, 2005 : 60-64).

À partir du Ve/XIe siècle, le Jebel Demmer connut une scission entre le nord et le sud. La partie septentrionale, qui correspond à l'actuel Jebel al-Ḥawâya entre Ghumrâsin et Benî Kh'dâs, reçut le nom de Jebel Zinzaft (Abû Zakariyâ', 1985 : 271, 275, 367). Quant à la partie méridionale, elle semble recouper l'actuel Jebel Labyuḍ. Cette césure se confirma aux siècles suivants, comme nous le verrons. Dès lors, la dénomination ancienne de Jebel Demmer ne cessa de rétrécir jusqu'à ne plus désigner, à l'époque moderne, qu'un lieu-dit situé à trois kilomètres au nord de Banî Kh'dâs (Kêf Demmer), ainsi qu'un hydronyme (l'oued Demmer).

Éléments d'organisation du territoire

Le paysage du Jebel Demmer est marqué par une alternance entre plaine, montagne et plateau qui guide la répartition du peuplement. Mais en dépit de ce cloisonnement relatif, il s'agit d'un espace de passage essentiel pour le réseau routier ifrîqiyen, voire plus largement maghrébin. En contrebas, la plaine de la Jeffâra accueille la principale voie de communication terrestre qui relie le Maghreb au Mashreq. Depuis le Jebel, on peut surveiller et contrôler les déplacements des tribus nomades – Zanâta, Lawâta, Huwwâra – vers le nord et le nord-ouest. D'autre part, la route appelée à l'époque moderne *al-ṭarîq al-ghadâmsî*, qui de Gabès se dirigeait vers l'Afrique sub-saharienne (Ghadâmes, Tadmekket, Ghâna) traversait ces monts. Une troisième voie empruntait le fond des oueds, reliant le Jebel Demmer aux régions de Nafzâwa et de Qasṭîliya. Cet axe Tamûlast-Zinzaft-Nafzâwa, qui passait par le revers de la montagne (appelé

le Ẓahar), prit une importance considérable lorsque les tribus hilâliennes s'emparèrent de la plaine de la Jeffâra. Les savants et les commerçants qui se déplaçaient en direction des zones d'implantation ibâḍite (Nafzâwa, Qasṭîliya, Oued Sûf, Warjlân) empruntaient cet itinéraire. Le chroniqueur ibâḍite Abû Zakariyâ' évoque ainsi le voyage d'un groupe de *shuyûkh*-s ibâḍites qui, partis de Warjlân en 450/1058-1059, regagnèrent leurs lieux de résidence habituels dans le nord en passant par le Jebel Demmer (Abû Zakariyâ', 1961 : 171-173).

Bien que l'on sache que ce territoire a joué un rôle de transit dans le trafic transsaharien, on manque d'informations plus précises sur l'économie marchande. On peut seulement supposer qu'au Ve/XIe siècle l'activité commerciale jusqu'ici florissante a connu des difficultés, comme dans le Jebel Nefûsa et la Qasṭîliya. Le déclin de la route de Ghadâmès et le recul des échanges transsahariens s'accompagnent alors de la marginalisation de la montagne et de l'émigration de nombreuses familles vers l'île de Jerba et vers Tunis. Les Demmeris seront d'ailleurs nombreux dans la capitale des Ḥafṣides (Ben Ouzdou *et alii*, 1999 : 2, 620-621). D'autre part, l'instabilité engendrée par la lutte entre Ṣanhâja et Zanâta, puis entre ceux-ci et les Hilâliens, a fait du Jebel une zone de refuge pour les tribus de la plaine, notamment les Lamâya et les Zwâgha. Cet afflux de populations nouvelles provoqua une densification de l'espace rural.

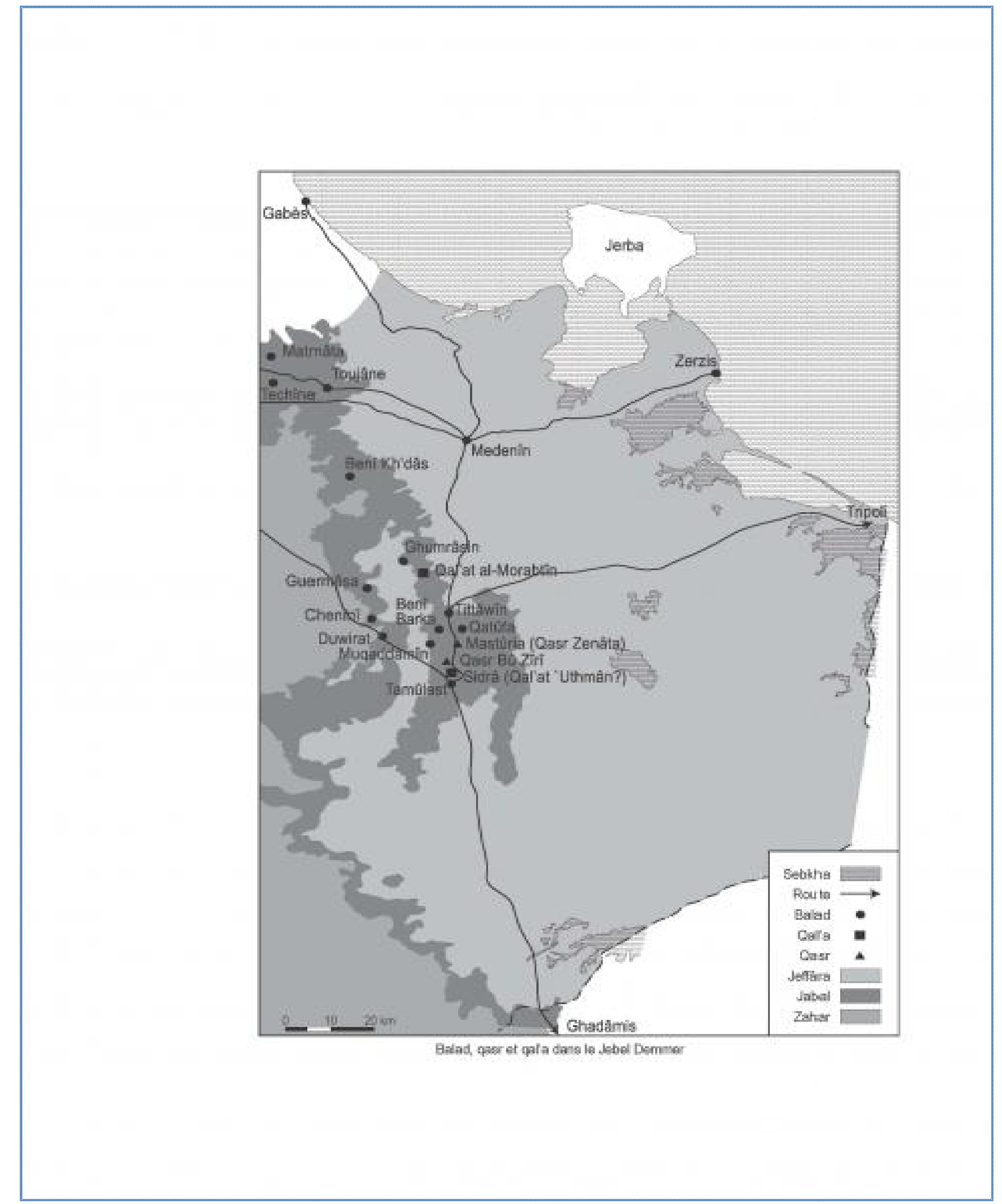


Fig. 2 : Balad,qsar er qal’a dans le Jebel Demmer

C’est d’ailleurs dans ce contexte de crise que l’auteur ibāḍite Abû l-ʿAbbâs al-Fursuṭâ’î (m. 504/1111), qui vécut longtemps dans le Jebel Demmer, écrivit un ouvrage sur le partage des terres et des eaux, *al-Qisma wa uṣūl al-arāḍīn,* consacrant un chapitre entier au code des eaux et à l’aménagement hydraulique (voir aussi Bonvallot, 1986) – construction en terrasses de petits barrages (*jusûr*), curage des oueds pour préserver le sol cultivable, partage des eaux par le biais des répartiteurs (*maqâsim*) et des canaux (*masâqî*). Le souci affiché par l’auteur d’imposer une organisation stricte de la société et de promulguer des règlements pour gérer l’exploitation des ressources hydriques et pour veiller sur leur partage équitable pourrait témoigner de la saturation des zones agraires de la région à cette époque (Ben Ouzdou *et alii*, 1999 : 89-159).

De plus, le nombre significatif de sites archéologiques datés de l'époque médiévale dans le Jebel Demmer fournit un autre indice de l'occupation et de l'exploitation intensive des terres. Nous avons répertorié au total une centaine de sites, dont la datation s'avère souvent difficile à établir, mais qui remontent pour certains à l'époque médiévale. Une partie de ces établissements ont été anciennement répertoriés par André Louis (1975), dont l'étude a été récemment complétée par l'inventaire établi par H. Popp et A. Kassah (2010). Pourtant, ces monographies apportent peu d'informations sur l'historique de l'occupation des lieux et sur l'aménagement du territoire environnant. De nouvelles recherches sont donc nécessaires, comme celles entreprises sous notre direction par Ali Thabti (2012).
Il n'existe jusqu'à présent aucune étude systématique des formes de peuplement existantes dans la région, aussi peut-on tout juste en esquisser une typologie. Dans le Jebel Demmer, les agglomérations les plus étendues sont dénommées *balad* : il s'agit de villages comportant citernes, oratoires, mosquées, huileries... Ainsi, dans la partie nord du massif (Beni Kh'dâsh), on recense neuf *balad*-s2. L'habitat stable y est troglodytique ou semi-troglodytique, prenant la forme de grottes (*ghîrân*) creusées dans les couches tendres, généralement du côté oriental ou méridional afin d'être exposées au soleil et abritées des vents du nord. Les habitations sont disposées en plusieurs niveaux appelés *ḥâfa.* Les matériaux de construction utilisés sont d'origine locale : argile, pierre, gypse, bois de palmiers et d'oliviers. En moyenne, le *balad* compte 40 à 50 maisons-grottes.
Les *qṣûr*, appelés « *ighirman* » ou « *taghirmin* » dans le Jebel Nefûsa (Despois, 1935) et le Jebel Demmer, « *agadir* » au Maroc, formaient une structure de peuplement complémentaire de la première. Le terme de *qṣar* est polysémique. En arabe, il peut désigner un *ribâṭ*, un village ou des greniers. Il s'agit toujours d'une construction fortifiée, mais ses fonctions sont multiples : politico-militaire, économique, voire culturelle. Comme la *qalʿa*, il est construit le plus souvent sur un sommet, occupant une position défensive. Toutefois, la fortification sommitale fait partie d'un ensemble architectural plus complexe englobant des grottes aménagées pour l'habitation, des puits, une huilerie, etc. Les ouvrages de jurisprudence (Abû l-'Abbâs al-Fursaṭâ'î, 1993 : 176-194) font la distinction entre le *qaṣr* public (*ʿâmm*), qui regroupe des communautés hétérogènes, et le *qaṣr* privé (*khâṣṣ*), propre à une famille de notables ou à une tribu. L'ibāḍite Abû l-'Abbâs al-Fursaṭâ'î a consacré un chapitre entier de son livre à l'aménagement du *qasr*. Il le décrit comme devant être entouré d'une muraille percée d'une seule porte. Un vestibule (*saqîfa*) mène à une cour centrale (*ṣaḥn*), entourée des quatre côtés de chambres (*bayt*) et de cellules (*ghorfa*) superposées. Aussi bien dans le *qasr* privé que public, plusieurs éléments architecturaux rendent compte du caractère défensif du monument, tels que le fossé (*khindaq*), la muraille (*sûr*), le parapet (*fâṣil*), le mur de soutènement (*rifâḍa)* et la porte principale (Hassen, 2004 : 50-56 ; Abû l-'Abbâs al-Fursaṭâ'î, 1993 : 177-178). À titre d'exemple, on peut mentionner les règles qui régissent l'entretien du fossé : on le creuse pour le rendre plus profond, on en extrait les matériaux de construction, on en fait le curage et on y arrache la

végétation, on construit des ponts pour le franchir, et on les enlève lors des affrontements. En période d'insécurité, un ou plusieurs gardiens veillent. Généralement, les propriétaires font le guet à tour de rôle, chaque jour ou chaque mois. Si certains quittent le *qasr*, les autres sont tenus de les remplacer (Abû l-ʿAbbâs al-Fursaṭâ'î, 1993 : 177, 179, 190). En somme, la mise en place d'un code propre à la construction et à l'aménagment du *qasr* rend compte également de la forte densité humaine dans les agglomérations montagneuses du Jebel durant la seconde moitié du Ve/XIe siècle. L'avancée des nomades hilâliens et le déplacement des populations ibâḍites vers les montagnes figurent parmi les causes de ce phénomène. Ainsi, le *qaṣr*, qui à l'origine remplissait un rôle essentiellement politico-militaire, acquiert de nouvelles fonctions, dont la plus importante devient celle de grenier fortifié.

Dans la montagne-refuge du Jebel Demmer, on compte plus d'une centaine de *qṣûr* : 56 dans la région de Tiṭṭâwîn (qui compte également 5 *qalʿa*), 24 à Benî Kh'dâs (où l'on recense 15 *qalʿa*) et un nombre plus élevé encore à Medenîn. La toponymie de ces *qṣûr* rend compte de la variété d'origine des habitants : Zanâta[3], Lawâta[4], autres fractions berbères[5], populations arabes[6]. On s'est beaucoup interrogé sur le lien éventuel entre les *castella* romains et les *qṣûr* de l'époque islamique. Bien que Pol Trousset estime qu'« il ne semble pas que les *qṣur* du Djebel aient succédé sur place à des établissements antiques » (Trousset, 1974 : 159-160), le sort des *castella* au début de la période islamique n'est pas clair. S'il semble que la forteresse de Talalati ait connu une continuité d'occupation, il faut souligner que la dichotomie spatiale engendrée par le *limes* perdit sa raison d'être avec l'intégration du Sahara aux circuits économiques de l'Islam.

Les premiers *qṣûr* connus apparaissent dans les sources ibâḍites avant le Ve/XIe siècle. Qaṣr Mânû, situé dans la plaine, est mentionné en 283/897 : il est alors le lieu d'une célèbre victoire des Aghlabides sur les Ibâḍites du Jebel Nefûsa. Dans le Jebel Demmer, le plus ancien *qaṣr* cité est celui de Tamûlast, qui servait avant tout de centre de culture et d'enseignement pour les Ibâḍites-Wahbites de la région en 449/1057 (Abû Zakariyâ', 1961 : 155-156, 168-169, 171-173), de même que dans le Jebel Nefûsa le *qaṣr* Awlm accueillait au IVe/Xe siècle la grande bibliothèque des Ibâḍites, pourvue de 12 000 manuscrits (Darjînî, s.d. : 2/139). Pendant cette période, un autre *qaṣr* a été édifié, que l'on nomme actuellement *qaṣr al-qadîm* ou *qaṣr Zanâta*, autrefois étudié par André Louis (1975 : 95-101 ; voir aussi Popp et Kassah, 2010 : 334-338), et qui fait actuellement l'objet d'une nouvelle étude par Ali Thabti. De forme presque rectangulaire, il couvre une surface de 2500 m^2 et abrite 200 cellules. Dans le vestibule de la porte d'entrée se trouve une première inscription datée de 475 après la mort du Prophète, ce qui rajoute dix ans au début du calendrier de l'Hégire, soit 485/1091-1092 : « Ce passage voûté a été terminé le vendredi du mois béni, le dernier Rabîʿ de l'année 475, après la mort du Prophète, sur lui Bénédiction de Dieu et salut » (Louis, 1975 : 98 ; Thabti, 2010 : 102). Une seconde inscription se trouve dans une des cellules de l'édifice et date de 480 après la mort du Prophète, soit 490/1096-1097 (Louis, 1975 : 98-101). On peut

penser que cet ensemble fut utilisé comme grenier, mais son caractère défensif et ses fonctions politiques semblent mieux attestées. La présence de fossés, d'une muraille, d'un parapet et d'un mur de soutènement plaident pour une fonction militaire plus prononcée. Quant au *qṣar Qaṭûfa*, rattaché au domaine des Lawâta, il jouait avant tout le rôle de grenier fortifié. Ayant connu des extensions durant tout le Moyen Âge et jusqu'à l'époque moderne, il abrite un nombre de cellules plus élevé que la moyenne habituelle (200), atteignant selon certains observateurs le chiffre d'un millier (A. Thabti, 2006).
Le Jebel Demmer, comme le Jebel Nefûsa voisin (Despois, 1935), comprenait également de nombreuses citadelles, appelées *qalʿa* comme en Orient (Clément, 2007 : 238). Prenons l'exemple de Qalʿat S'mûmniya près de Benî Kh'dâsh (Popp et Kassah, 2010 : 216-217). Elle était édifiée sur un escarpement difficile d'accès, mais fonctionnait en étroite relation avec le village troglodyte (*bilâd*) et son *qṣar*. Elle servait aussi de grenier en cas de danger, mais offrait surtout un refuge aux habitants. Prioritairement défensive, elle contenait peu de *ghorfa*-s du côté de la porte d'entrée. La *qalʿa* de Quwîbs, située au-dessus de l'oued Nagb comporte quelques chambres de chaque côté de l'enceinte, sauf du côté sud, réservé aux écuries. La *qalʿa* de Taggeght, près de l'oued Mugger, ne contenait que quatre chambres, son rôle essentiel étant de protéger les agglomérations environnantes. Le côté ouest, qui domine l'oued, était utilisé comme un espace de guet. Parfois, un seul village pouvait être protégé par plusieurs citadelles : balad Ghumrâsin était entouré au VIIIe/XIVe siècle par la *qalʿa* de Ḥamdûn et par celle de Niffîq (Popp et Kassah : 258-263). Généralement édifiées sur un site qui leur assurait une défense naturelle, ces place-fortes pouvaient être renforcées, du côté qui présentait le plus de faiblesse, par une seconde muraille ou par un fossé profond, comme on peut le constater en observant la *qalʿa* de Ḥafṣa, érigée au-dessus de l'oued al-Ḥallûf, ou la *qalʿa* d'al-ʿArqûb, à l'est de *qaṣr* Ḥaddâda. Le dispositif défensif était généralement complété par des espaces de guet (*marqab*) aménagés en hauteur dans le village ou dans la citadelle elle-même, comme Margeb al-Kâf al-Maʿzûl, au-dessus de l'oued Nagb.
Il reste encore beaucoup à faire pour décrire et comprendre correctement ces sites dont la datation demanderait également à être précisée. De plus, il conviendrait de mieux éclairer les relations entre les structures d'habitat et de défense, d'une part, et les structures agraires – notamment destinées à l'irrigation – d'autre part.

Un peuplement tribal hétérogène

Il faudrait aussi déterminer avec plus de précision les relations qu'entretiennent peuplement et aménagement de l'espace dans cette région. Zone de passage, le Jebel Demmer a en effet connu une dynamique d'occupation du sol complexe, fortement évolutive au cours de l'époque médiévale.
Parmi les populations berbères présentes dans ce périmètre géographique, la confédération des Zanâta domine très largement. Leurs fractions sont documentées par de nombreux noms de lieux : Qaṣr Zemmûr se réfère à la tribu du même nom, installée aussi dans le Jebel Nefûsa, Qalʿat al-Khzûr renvoie aux Banû Khazar de la région de Benî Kh'dâsh, Qalʿat al-Barzâliya rappelle la

présence des Banû Barzâl, qui émigrèrent vers al-Andalus au Ve/XIe siècle et y fondèrent la taifa de Carmona. Le toponyme Demmer évoque d'ailleurs l'une de ces tribus zénètes (Ibn Khaldûn, 1983 : 7/108), dont les fractions sont réparties dans la plaine de la Jeffâra, en Tripolitaine, à Jerba et jusqu'aux monts de Tlemcen.
Selon Ibn Khaldûn, le Jebel Demmer et toutes les terres jusqu'à Gabès abritaient aussi la confédération des Lawâta (Ibn Khaldûn, 1983 : 6/238), principalement représentée localement à travers le sous-ensemble des Mazâta. La microtoponymie locale, mais également les noms des savants ibâḍites de la région, évoquent plusieurs de leurs fractions : les Zmerten ou Yazmertan, les Zimmrîn, les Dagma, les Maṭkûdâsin, les Madûna ou Madna. Enfin, les Huwwâra ont légué à ce territoire plusieurs toponymes, oronymes et anthroponymes empruntés principalement à deux de leurs fractions : Zinzaft ou Zinzâfa d'une part, Ghumrâsin ou Yagumrâsin d'autre part.
Aux confins de l'espace montagneux, dans la plaine de la Jeffâra, étaient établies d'autres tribus : les Lamâya (Abû Zakariyâ', 1961 : 271 ; Ibn Shahinsah, 2005 : 81); les Zuwâga qui habitaient traditionnellement entre Tripoli et Gabès mais qu'Ibn Khaldûn localise dans le Jebel Demmer au VIIIe/XIVe siècle (Ibn Khaldûn, 1983 : 6/153, 264; Shammâkhî, 2009 : 3/855) ; les Zahâna, signalés dans la montagne par al-Shammâkhî (1/258) en 154/771 et décrits par al-Idrîsî comme des éleveurs de chameaux et de redoutables pillards qui se réfugiaient dans leurs refuges inaccessibles pour échapper aux Arabes (al-Idrîsî, 1983 : 150).

Indices sur l'évolution de l'ibâḍisme autochtone

Cette géographie tribale, parcellisée et hétérogène, forme le milieu d'implantation sociale de l'ibâḍisme, ce qui explique qu'elle ait été conditionnée par l'avancée, puis par le recul progressif de cette doctrine au profit du malékisme. La présence des Ibâḍites-Wahbites dans le Jebel est attestée depuis le IIe/VIIIe siècle, mais les données – rarement disponibles avant le Ve/XIe siècle – se concentrent essentiellement sur le Jebel Nefûsa. Enfin, on a conservé peu d'ouvrages provenant de cette région. Pourtant, on sait que l'imâm ʿAbd al-Wahhâb b. Rustum de Tâhert nomma un gouverneur (*ʿâmil*) chargé d'administrer ce territoire et qu'il résida lui-même temporairement à Tiṭṭâwîn avant de poursuivre sa route vers le Jebel Nefûsa (Shammâkhi, 2009 : 287).
C'est surtout à partir du Ve/XIe siècle que l'on possède plus d'informations sur la présence locale de l'ibâdisme. La montagne est alors probablement ralliée dans sa grande majorité à cette doctrine. Sur place, l'autorité est d'ailleurs détenue par des chefs de confession ibâḍite, issus des principales tribus berbères et autonomes vis-à-vis de l'État zîrîde. Dans les sources, ils portent le titre de *muqaddam*, alors que le titre de *shaykh* est consacré aux savants. Ainsi, dans la première moitié du Ve/XIe siècle, le *muqaddam* de Demmer était Zîrî b. Kamlin (Shammâkhî, 2009 : 2/549, 551, 717), et son siège se trouvait dans une place-forte que l'on identifie avec l'actuel Qaṣr Bû Zîrî, au sud de Tiṭṭâwîn. Néanmoins, l'ibâḍisme était lui-même déchiré entre la tendance wahbite, naguère défendue par les imâms rustumides, et le schisme nukkârite,

particulièrement vivace en Ifrîqiya. Le Ve/XIe siècle voit cette division confessionnelle s'accentuer du fait des tensions croissantes entre ces deux branches. Il est probable que les Zîrides, qui étaient en lutte ouverte contre les Zanâta et tentaient de s'emparer des routes du commerce transsaharien, aient encouragé ces dissensions internes, notamment après l'expédition de Muʿizz b. Bâdîs contre Jerba en 430/1038 (Wisyânî, 2009 : 1/307-308 ; Darjînî, s.d. : 2/185 ; Shammâkhî, 2009 : 2/554), qui marqua une tentative de reprise en main de cette région majoritairement hétérodoxe. Lorsque le shaykh Abû Miswar Yasja b. Yujin al-Yahrasânî fut mis en difficulté par l'hostilité des Nukkârites, les habitants de Jebel Demmer lui écrivirent en lui promettant l'envoi d'une armée tellement puissante qu'elle formerait une colonne allant de leur terre d'origine jusqu'à Jerba (Wisyânî, 2009 : 1/281 ; Darjînî, s.d. : 2/153 ; Shammâkhî, 2009 : 2/522).

Le Ve/XIe siècle n'en est pas moins une période de dynamisme culturel pour l'ibâḍisme local, fortifié par l'afflux de populations venues notamment des régions littorales. Tamûlast, une localité sur les hauteurs du Jebel, à 17 kilomètres de Tiṭṭâwîn devint alors le siège d'une véritable école d'enseignement et de diffusion de la théologie et du droit ibâḍites, accueillant plusieurs des grands oulémas de la communauté. L'une des figures les plus éminentes de l'ibâḍisme maghrébin, Abû ʿAbd Allâh b. Bakr (m. 440/1049), à qui l'on attribue la fondation du système de la *ḥalqa* – ces cercles de savants, ou *ʿAzzâba*, qui exerçaient une autorité religieuse et juridique au sein des communautés locales – vint y délivrer son savoir aux hommes comme aux femmes (Abû Zakariyâ', 1961 : 155-156). De plus, en 449/1057 l'arrivée des Hilâliens chassa de la plaine de la Jeffâra bon nombre de théologiens qui vinrent aussi se réfugier à Tamûlast. Leur présence permit de réactiver l'orthodoxie wahbite, mise à mal par l'opposition des Nukkârites qui avaient réussi à provoquer « l'apostasie » d'une grande partie de la population (Abû Zakariyâ', 1961 : 152-153). Parmi les personnalités les plus notables qui firent de ce village l'un des hauts lieux de l'ibâḍisme médiéval se détachent Abû l-Rabîʿ Sulaymân b. Yakhlaf al-Mazâtî (m. 471/1078-1079) et ses disciples Abû l-ʿAbbâs al-Fursuṭâ'î – dont nous avons déjà évoqué l'importance – et Abû Zakariyâ' al-Warjlânî (m. 504/ 1110), l'auteur de la plus importante somme historique sur le passé de la secte au Maghreb. C'est d'ailleurs ce dernier qui nous décrit l'arrivée du groupe à Tamûlast :

> Le shaykh Abû l-Rabî‘ (se rendit à) Tamûlast avec le petit groupe de ceux qui étudiaient les sources du droit. Ils fabriquèrent un auvent près des sources de Tamûlast. Des groupes de Zanzâfa, de Zanâta et de Lamâya se rassemblèrent autour d'eux, et aidèrent le shaykh autant qu'ils purent. Ils restèrent là autant qu'il plut à dieu (Abû Zakariyâ', 1961 : 168-169).

Établis dans ce village, Abû l-Rabîʿ et ses disciples auraient rédigé conjointement un recueil – ou *diwân* – destiné à rassembler des principes juridico-théologiques, à l'image de ces compilations qui fleurissaient alors au sein de l'ibâḍisme maghrébin, le *Diwân al-ʿAzzâba* composé dans la grotte de Mijmâj à Jerba en 430/1037-1038, et le *Diwân al-ashyâkh* réuni à :

Ils écrivirent sur les planchettes ce qu'ils entendirent. Ils lui montrèrent leur travail bien des fois et passèrent un long temps à cela : ils lui montraient leur texte, lui y retranchait ou y ajoutait, jusqu'au jour où il approuva et où il donna l'ordre d'éditer (*tadwîn*). Cela forma deux registres. Le shaykh et ses élèves demeurèrent à Tamûlast autant qu'il plut à Dieu, puis en partirent. Ils avaient montré les livres au shaykh Abû ʻAbdallâh Muḥammad b. Sadrîn qui ne trouva à y ajouter que deux particules Warjlân au VIe/XIIe siècle (Abû Zakariyâ', 1961 : 168-169).

Tamûlast ne resta pas longtemps à l'abri des poussées bédouines. Abû Zakariyâ' dépeint l'irruption des cavaliers hilâliens : dirigés par un certain Manjâ b. ʿUqayl, ils se précipitèrent sur les membres de la *ḥalqa* qui tentèrent de se cacher dans les grottes, puis ils s'attaquèrent à leur maître, le dépouillant de ses habits et lui infligeant une blessure (Abû Zakariyâ', 1961 : 173). L'assemblée savante est donc forcée de quitter les lieux pour gagner la *qal'a* des Benî ʻAlî, dans le Jebel Zanzâft, où jusqu'à la mort du maître elle élit domicile dans une « grotte », c'est-à-dire probablement une demeure troglodytique comme il y en avait tant dans la région :

Tamûlast étant sur le chemin des Arabes entre Tripoli et l'Ifrîqiya, ils avaient grand peur […]. Ceux qui étaient avec le shaykh Abû l-Rabîʻ se dispersèrent parmi les Lamâya et dans les montagnes de Zanzâfa pour ne pas enfreindre l'interdiction du shaykh Abû l-Qâsim [Yûnis b. Abî Zakariyâ' al-Yahrasânî]. Ils se réunirent ensuite autour de leur maître. Il se rendit avec eux dans les montagnes des Zanzâfa et gagna la *qal'a* des Benî ʻAlî, où ils s'installèrent dans une grotte. Le nombre des élèves augmenta au point que cette seule grotte ne leur suffit plus. Aussi quelques-uns allèrent-ils s'établir dans une autre grotte (Abû Zakariyâ', 1961 : 168-169).

Cette série d'anecdotes témoigne des remous provoqués au sein des communautés ibâḍites par l'arrivée des Hilâliens. Malgré la position retranchée de Tamûlast, ce village – situé le long de l'oued Zandag, sur la route reliant Ghadâmès à Gabès – a donc été attaqué par les tribus hilaliennes dès 449/1057, ce qui a poussé la communauté savante à émigrer plus au nord, vers le Jebel Zanzâft, qui serait la montagne située entre Maṭmâṭa et Benî Kh'dâsh. Ce récit éclaire aussi la fonction de refuge joué à cette période par le Jebel Demmer pour l'ibâḍisme, ce courant hétérodoxe lui-même en proie à des divisions internes qui étaient soigneusement exploitées par les États du Nord.

L'insécurité qui sévissait dans cette partie de l'Ifrîqiya au Ve/XIe siècle explique donc la densification du peuplement et l'accroissement de l'effort de fortification dans le Jebel Demmer, phénomènes que nous notions auparavant et qui paraissent donc liés aux efforts des populations ibâḍites locales pour se prémunir des attaques extérieures. Le nombre élevé des ouvrages défensifs qui hérissent le Jebel se confirme au VIe/XIIe siècle. Durant cette période, les informations directes concernant la population ibâḍite s'amenuisent, mais les expéditions menées par les grandes puissances régionales se multiplient, nous livrant des informations indirectes précieuses sur le réseau de fortifications. Comme nous l'avions signalé auparavant, la montagne se trouve alors divisée en

deux entités de plus en plus distinctes. Cette dissociation transparaît à travers le récit de l'expédition ayyûbide dirigée par Sharaf al-Dîn Qaraqûsh al-Ghûzî, avec le renfort des Banû Hilâl et des Banû Sulaym, contre les possessions almohades en Ifrîqiya (Ibn Sahinshah, 2005 : 60-64, 80). Après avoir soumis la partie occidentale du Jebel Nefûsa et la plaine de la Jeffâra, le général turc dirigea ses troupes vers Gabès, prenant au passage le contrôle partiel du Jebel Demmer. C'est alors que la chronique ayyûbide de Muḥammad b. Shahinshah évoque les deux places-fortes rivales qui veillent sur chacun des deux secteurs du Jebel. Au sud se dressait une forteresse nommée Qalʿat Farrûkh, dont on ne connaît pas l'emplacement mais qui abritait le siège du *muqaddam*, un gouverneur autonome probablement ibâḍite. Face à elle, une autre place-forte était érigée dans la partie nord : la Qalʿat ʿUthmân, occupée par le gouverneur almohade, et qui se situait probablement au sud de l'actuelle Sidrâ, où l'on détecte l'usage du toponyme « dâr ʿUthmân ». L'armée ayyûbide, après avoir tué 2000 habitants dans l'agglomération (*rabaḍ*) dépendante de Qalʿat ʿUthmân vint assiéger cette citadelle (Ibn Shahinsah, 2005 : 80). Le gouverneur almohade offrit alors sa reddition, puis son appui pour la prise des trois forteresses qui résistaient encore (*al-qilaʿ al-ʿaṣiyya*). Qalʿat al-ʿAṭash (« la citadelle de la soif ») est décrite comme un nid d'aigle perché dans les hauteurs, plus imposant que tous ses équivalents syriens. Il pourrait s'agir de l'actuelle Qalʿat S'mûmniya, dans le Jebel Mugger, à 651 mètres d'altitude au-dessus de Kêf el-N'sûra (Popp et Kassah, 2010 : 216-217). La seconde, Umm Laqiya, doit en réalité être identifiée à Umm Lafiya, qui contrôlait la route reliant la Tripolitaine à Gabès, et était juchée à 615 mètres d'altitude au nord de la ville de Medenîn et au sud des monts de Tujân. Enfin, Qalʿat Ḥasan, au sud-est de Maṭmâṭa, résista à toutes les tentatives de siège avant d'être capturée par la ruse. L'armée ayyûbide et ses alliés s'emparèrent donc des points fortifiés qui jalonnaient la ligne de crête du Jebel Demmer afin de contrôler la route qui reliait la plaine de la Jeffâra au Nafzâwa et de couper tout renfort venu de l'est ou du sud. Le but était ainsi de renforcer l'isolement de Gabès pour s'en emparer, opération qui finalement échoua.

Le Jebel Demmer semble donc de plus en plus exposé, à partir du Vᵉ/XIᵉ siècle, aux incursions venues du nord. À partir du siècle suivant, il devient la cible des expéditions menées par les souverains du nord pour s'emparer des régions les plus méridionales et des routes du Sahara. Sous les Ḥafṣides, cette barrière montagneuse qui constituait toujours une poche de peuplement ibâḍite dans la continuité du Jebel Nefûsa subit plusieurs tentatives de mise au pas, tout en semblant conserver jusqu'au VIIIᵉ/XIVᵉ siècle une certaine autonomie. En 706/1306 le futur sultan ḥafṣide Abû Yaḥya Zakariyâ' Ibn al-Lihyânî installe ses troupes à Ghumrâsin pour plusieurs mois. Le savant tunisois al-Tijânî, qui accompagne l'émir, nous livre alors l'une des descriptions les plus complètes de cette région qui lui semble constituer un véritable refuge de l'hérésie :

Ghumrâsin contenait plusieurs *qilaʿ* dont les plus célèbres sont Qal'at Niffîq et Qal'at Ḥamdûn. Nous avons campé dans un espace large, entre les deux citadelles. Celle de Niffîq, qui est plus solide, servait de refuge aux habitants de

l'agglomération (*ahl al-balad*), chaque fois qu'un ennemi les menaça ou qu'une armée arriva sur les lieux. Il s'agit d'une montagne élevée, dans laquelle on a aménagé des pistes étroites difficilement accessibles, que les gens se sont entraînés à utiliser. Ces pistes amènent à des maisons taillées dans le roc, et superposées, appelées *ghîrân*. Le côté le plus peuplé est la façade orientale ; vient ensuite le côté méridional, alors que dans la partie ouest, il y a peu d'habitations, qui sont désertes [...]. Les hostilités entre Ghumrâsin et les Arabes M'ḥamid sont grandes, de même que celles entre Ghumrâsin et les *Muqaddimîn* ; la guerre était continue entre les deux [...]. Ni les gens de Ghumrâsin, ni la majorité des habitants de la montagne ne sont de véritables musulmans ; le nom de la prière (*ṣalât*) n'est pas connu, ni pratiqué. Lors de notre séjour, on n'a pas entendu l'appel à la prière. En haut de leur *qal'a* se trouvait un *masjid*, que seul un étranger de Zwâra fréquentait. Ils étaient nukkârites. Ils vivaient des razzias qu'ils menaient contre les Arabes ; des cavaliers se dissimulaient derrières les buttes, fermant les passages devant les Arabes, et notamment les Jawârî. Une alliance est accordée entre Ghumrâsin et les M'ḥamid, parce que Abû Jabâra le sécrétaire des M'ḥamid est de Wirghimma, et cela ne les empêche pas d'organiser des incursions contre les M'ḥamid. Ils sont également en mauvais termes avec les Naffath (al-Tijânî, 1981 : 185-188).

Ghumrâsin était construit dans une vallée d'oued qui descendait des hauteurs du Jebel Demmer pour se déverser dans la plaine de la Jeffâra et rejoindre l'oued Fessi. Le village était surplomblé de chaque côté par deux citadelles. La Qal'at Niffîq, appelée de nos jours Sîdî ʿArfa (Popp et Kassah, 2010 : 258-259) – d'après le célèbre jurisconsulte du VIIIe/XIVe siècle Ibn ʿArafa –, occupait une butte calcaire et devait son nom à l'existence de grottes souterraines (*nifq* au singulier, *niffîq* au pluriel), en fait des maisons-grottes situées en contrebas, surtout à l'ouest. La forteresse, élevée à 330 mètres d'altitude, couvrait une superficie d'environ 18 500 m^2 et surmontait des escarpements de falaise sur trois côtés. Une muraille entourait ce périmètre, à laquelle s'ajoutait, du côté nord, un fossé artificiel. À l'intérieur se trouvait un *qaṣr* de 2108 m^2 et une mosquée. Une tour de guet complétait le dispositif. Ghumrâsin se trouvait alors sur la ligne de partage entre le nord de la montagne, mieux rattaché au domaine ḥafṣide et encore dominé par le schisme nukkârite, et la partie méridionale, qui apparaît comme une zone dominée par l'ibâḍisme wahbite et dirigée par des gouverneurs locaux autonomes, les *muqaddam*-s. La division doctrinale se double d'un antagonisme pour le contrôle de l'espace et des voies de communication entre les tribus arabes nomades ou semi-nomades ralliées au malékisme, et les tribus berbères autochtones apparemment toujours attachées à la doctrine ibâḍite dans ses diverses ramifications : le wahbisme et le nukkârisme principalement, mais également la secte – sans doute résiduelle à cette époque – de la Naffâthiyya, issue de l'opposition de Naffâth b. Naṣr à l'imâm rustumide Aflaḥ, et séparée du tronc commun depuis le IIIe/IXe siècle.

On ignore quel fut l'impact exact de cette expédition ḥafṣide sur la population ibâḍite locale. En 808/1405-1406, l'autorité sultanienne se fit de nouveau sentir

lorsque le souverain le sultan Abû Fâris traversa le Jebel Demmer et les confins de Tripolitaine pour atteindre ensuite Ghadâmès (Brunschvig, 1940 : 1/214). Selon un texte d'al-Maqrîzî, le sultan partit de Gabès, s'empara de la *qalʿa* de Tamdût dans les monts de Maṭmâṭa, atteignit le Jebel où il prit le contrôle du *qṣar al-kabîr* des Benî Barzâl en 809/1406. Deux ans plus tard, il atteignit la *qaṣba* de Mâniṭ, puis se dirigea vers le Jebel Nefûsa (Maqrîzî, 2002 : 2/283). Sa marche suivait donc la route de Ghadâmès dans le sens inverse de l'itinéraire de Sharaf al-Dîn Qaraqûsh plusieurs siècles auparavant. Le but de ce périple n'était uniquement politique et militaire: le sultan se fit accompagner de savants qui tentèrent d'imposer le malékisme et organisèrent des controverses (*munâẓarât*) dans cette région où l'ibâḍisme était encore implanté (Shammâkhî, 2009 : 2/786).

Conclusion

La cuesta qui s'étend des monts Maṭmâṭa jusqu'au Jebel Demmer possède une importance stratégique primordiale car elle représente un passage obligé vers le nord et l'ouest de l'Ifrîqiya et elle contrôle les axes du commerce transsaharien et les débouchés et points d'arrivée des caravanes, comme Gabès. Le Jebel Demmer a également servi d'espace refuge aux tribus de la plaine et aux adhérents de la confession ibâḍite, notamment lors des bouleversements du Ve/XIe siècle. Ce double enjeu explique l'existence d'un dense réseau de villages et de fortifications associées au peuplement. Ce territoire bien protégé a abrité pendant des siècles, et jusqu'à une période encore indéterminée, une forte population berbère ibâḍite, dont les composantes sont elles-mêmes multiples. Sa relation avec le pouvoir central fut tourmentée durant toute l'époque médiévale, mais elle sut très certainement négocier les conditions d'une certaine autonomie, qui perdura au moins jusqu'au IXe/XVe siècle.

Nous avons donc essayé de restituer le rôle de cette région dans l'histoire interne de l'ibâḍisme tout en insérant cette question dans la problématique plus large de l'histoire socio-économique de l'Ifrîqiya et des échanges avec les espaces sahariens. Il ne s'agit toutefois que d'un prélude à une étude systématique des sites médiévaux qu'abrite ce territoire rural, seul à même de compléter la moisson des données textuelles et toponymiques.

Bibliographie :

Sources :

1. Abû l-ʿAbbâs al-Fursatâ'î, 1993, *Kitâb al-qisma wa uṣûl al-ardîn*, éd. Muḥammad Ṣâliḥ Nâṣir et Bakîr Muḥammad al-Shaykh Balḥâj, Mascate, Maktabat al-Ḍâmirî.
2. Abû Zakariyâ', 1985, *Kitâb siyar al-a'imma wa akhbârihâ*, éd. 'Abd al-Raḥmân Ayyûb, Tunis, al-Dâr al-tûnisiyya li-l-nashr.
3. —, trad. Le Tourneau Roger, « La 'Chronique' d'Abû Zakariyâ' al-Warjalânî (m. 471 H./1078 J.C.) », *Revue africaine* 104 (1960), p. 99-176, 322-390 ; 105 (1961), p. 117-176 ; trad. Idris Hady Roger, *Ibid.*, 105 (1961), p. 323-374 et 106 (1962), p. 119-162.
4. Darjînî, s.d., *Kitâb Ṭabaqât al-mashâ'ikh bi-l-Maghrib*, éd. Ibrâhîm Ṭallây, Constantine, Maṭbaʿa al-baʿth.

5. Ibn Shahinshah al-Ayyûbî, 2005, *Midmar al-ḥaqâ'iq wa sirr al-khalâ'iq*, éd. Ḥasan Ḥabasi, Le Caire, al-Hay'a al-miṣriyya al-ʿâmma, 2005.
6. Ibn Khaldûn, 1983, *Kitâb al-'Ibar*, Beyrouth, Dâr al-Kitâb al-Lubnânî.
7. Al-Idrîsî, 1983, *Le Magrib au xiie siècle*, trad. de Mohamed Hadj Sadok, Paris, Publisud-OPU.
8. Al-Maqrîzî, 2002, *Durar al-'uqûd al-farîda fî tarâjim al-a'yân al-mufîda,* éd. Maḥmûd al- Jalîlî, Beyrouth, Dâr al-Maghrib al-Islâmî, 4 vol.
9. Al-Shammâkhî, 2009, *Kitāb al-siyar*, éd. Muḥammad Ḥasan, Beyrouth, 3 vol.
10. Al-Tijânî, 1981, *Riḥla*, éd. H.H. ʿAbd al-Wahhâb, Tunis, al-Dâr al-ʿarabiyya li l-kitâb.
11. Al-Wisyânî, 1430/2009, *Siyar al-Wisyânî*, éd. ʿUmar b. Luqmân Bû ʿAṣbâna, Mascate, Wizârat al-turâth wa l-thaqâfa, 3 vol.
12. Études
13. Arena Marinella, Raffa Paola (éd.), 2007, *Ksour della regione di Tataouine*, Rome, Kappa.
14. Bâjiya Ṣâliḥ, 1976, *Al-Ibâḍiyya bi-l-Jarîd fî l-ʿuṣûr al-Islâmiya al-Ûlà*, Tunis, Dâr Bû Salâma li-l-Ṭibâʿa wa l-Nashr wa l-Tawzîʿ.
15. Ben Ouzdou al-Hâdî, Hassen Mohamed et Mammou Aḥmad, 1999, *Qânûn al-miyâh wa l-tahy'â al-mâ'iya bi-janûb Ifrîqiya fî l-ʿaṣr al-wasîṭ min khilâl kitâb al-Qisma wa-uṣûl al-arḍayn li-Abî al-ʿAbbâs Aḥmad ibn Muḥammad ibn Bakr al-Fursaṭâʿî al-Nafûsî (t. 504 H./1110)*, Tunis, Markaz al-nashr al-jâmiʿî.
16. Bonvallot Jacques, 1986, « Tabias et Jessour du Sud tunisien. Agriculture dans les zones marginales et parade à l'érosion », *Cahiers ORSTOM*, Série Pédologie, Numéro spécial *Érosion*, 22 (2), p. 163-171.
17. Brunshvig Robert, 1940, *La Berbérie orientale sous les Hafsides,* Paris, Adrien Maisonneuve.
18. Clément François, 2007, « La terminologie castrale dans les sources arabes du Moyen-Âge : l'approche philologique », *in* Sénac Philippe (dir.), *Le Maghreb, al-Andalus et la Méditerranée occidentale (viiie-xiiie siècle)*, Toulouse, PUM, p. 237-251.
19. Daghari-Ounissi Mohamed-Habib, 2002, *Habiter sa différence : le bâti traditionnel du sud-est de la Tunisie*, Paris, L'Harmattan.
20. —, 2001, « Le bâti traditionnel de la région de Tataouine (Tunisie) », *Archéologie islamique* 11, 2001, p. 141-166.
21. Despois Jean, 1935, *Le Jebel Nafousa*, Paris.
22. Hassen Mohamed, 1999, *Al-Madîna wa l-bâdiya bi-Ifrîqiya fî l-ʿaṣr al-ḥafṣî*, Tunis, Jâmʿa Tûnis al-awwal, 2 vol.
23. —, 2004, *Al-Jughrâfiya al-târîkhiya li-Ifrîqiya min al-qarn al-awwal ilà l-qarn al-tâsiʿ al-hijrî*, Beyrouth, Dâr al-Kitâb al-Mutaḥidda.
24. Laroussi Kamal, 2008, « Le Gasr : vestige des temps nomades », *Revue des régions arides* 20, p. 47-97.
25. Louis André, 1975, *Tunisie du sud, ksars et villages de crêtes*, Paris, Éditions du CNRS.

26. Modéran Yves, 2004, *Les Maures et l'Afrique romaine,* IVe-VIIe siècle, Rome, Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome.
27. Popp Herbert et Kassah Abdelfettah, 2010, *Les ksours du sud tunisien,Atlas illustré d'un patrimoine culturel*, Bayreuth, Naturwissenschaftliche Gesellschaft.
28. Prevost Virginie, 2008, *L'aventure ibadite dans le Sud tunisien (viiie-xiiie siècle). Effervescence d'une région méconnue,* Helsinki.
29. Thabti Ali, 2010 « Qasr Zenata », A*l-Ḥayāt al- Thaqâfiya* 212, Tunis, p. 100-107.
30. —, 2006, *L'urbanisme et l'urbanisation dans le Jebel Demmer*, Thèse de doctorat en cours de réalisation, sous la direction de Mohamed Hassen depuis 2006, Université de Tunis.
31. Trousset Paul, 1974, *Recherches sur le Limes Tripolitanus, du Chott el Djérid à la frontière tuniso-libyenne,* Paris, CNRS.
32. Zaïed Abdesmad, 1992, *Le monde des ksours du sud-est tunisien*, Tunis, Fondation nationale Beit al-Hikma.

Notes :

1 Je remercie Cyrille Aillet pour son implication dans la publication de cet article, qui prend place dans le projet maghribadite de l'Agence Nationale de la Recherche, qu'il dirige. Mes remerciements aussi à Karyn Mercier, infographiste au CIHAM-UMR 5648 pour la finalisation des deux cartes.

2 Mughrân, Ghumrâsin, al-Qaṣba, al-Zawwây, M'zenzen, al-Khzûr, al-Barzâliyya, Mugrat, Qaṣr al-Zît.

3 Balad Ghumrâsin, qaṣr Zemmûr, balad al-Khzûr (des Banû Khazar, fraction des Maghrâwa), Kêf Demmer, qaṣr Zenâta, qaṣr Tâfûrt (fraction de Wirgimma), qaṣr Sidrâ (Sidrât, Sidrîn ou Sidrâta, une fraction des Zenâta), Beni Wissîn (fraction de Zenâta), qaṣr Matûs.

4 Qaṣr Qaṭûfa.

5 Tamûlast, Tiggaght, al-Krîkriyya, W'zâgna, qaṣr Mânîṭ, etc.

6 Qaṣr Oulêd Sulṭân, Oulêd Dabbâb, Ghrîb, Bû 'Abîd, Ben Yûsif, al-Ikhwâ, Oulêd Mahdî, Ḥafṣa, Ma'tûg.